

Rencontre-débat avec *Maïssa Bey* et *Malika Mokeddem* Animée par **Christiane Chaulet Achour**

Bibliothèque Marguerite Durand
Vendredi 7 mars 2003 à 18h30

Nos remerciements tout d'abord très chaleureux aux bibliothèques et particulièrement à Anne Féménias, doublement notre compatriote..., pour ces *Lumières d'Algérie* qui, de soirée en soirée, font entendre les voix algériennes de la littérature dans leur diversité. Ces rencontres participent ainsi à une modeste avancée dans une meilleure connaissance de ce pan créatif de l'Algérie, hier et aujourd'hui.

Hier à la Bibliothèque François Villon, nous avons une rencontre autour de « la ballade des dames du temps jadis »... ce jadis très proche pourtant avec Isabelle Eberhardt, Elissa Rhaïss, Taos Amrouche, Djamila Debêche et Assia Djebar qui fait le lien entre les premières écrivaines en terre d'Algérie et celles d'aujourd'hui. Cette rencontre concentrait donc l'attention sur les écritures des femmes. Il nous fallait poursuivre par une soirée brassant l'actualité de cette création.

Car aujourd'hui, les écrivaines ne se comptent plus sur les doigts de la main : elles sont nombreuses, leurs performances littéraires sont inégales mais dans le contexte d'un pays où créer, pour les femmes, n'est pas une nouveauté, mais écrire et éditer est une innovation plus ou moins bien acceptée par la société –ce sont des questions connues et nous n'allons pas y insister lourdement- toute prise de parole féminine vaut, pour reprendre la belle expression de Kateb Yacine, devenu un cliché de nos accompagnements critiques, « son pesant de poudre » !

Toute prise de parole par l'écriture. Mais toutes les écritures sont-elles créatrices ? S'il n'y a aucun ostracisme de ma part à considérer avec attention, sympathie et intérêt, les écritures de témoignages, les écrits inspirés directement par une vie, un événement, un fait bouleversant, mon option, pour cette soirée, était de choisir deux écrivaines au sens précis du terme. Donc, non deux Algériennes qui écrivent mais **deux Algériennes qui créent en littérature**.

L'éventail alors parmi les ouvrages édités se refermait sensiblement. Notre choix s'est porté –avant même que Patrick Poivre d'Arvor fasse sensiblement le même dans son émission *Vol de nuit* !...- sur Maïssa Bey et Malika Mokeddem. Le lieu où nous parlons, cette bibliothèque Marguerite Durand, nom prestigieux dans l'antériorité de la lutte pour la visibilité des femmes dans le champ culturel et socio-politique par l'écriture dans ses différentes composantes –littéraire et journalistique- nous imposait un choix de qualité. Il y aurait quelques autres écrivaines à convier mais nous souhaitions en choisir deux seulement pour que le débat leur permette de vraiment s'exprimer sur leur écriture et pour que la modératrice que je suis ne passe pas son temps à couper la parole pour la donner équitablement à un nombre trop important de participantes. Mon choix a été dicté par une connivence que j'entretiens non seulement avec les deux personnes mais surtout avec leurs œuvres et ce, depuis leur première publication.

En 1995, année des exils et des ré-adaptations, nous avons travaillé, mon ami Denis Martinez et moi-même, à une anthologie sélective d'écrivains

algériens pour offrir visages et textes aux lecteurs de cette littérature au moment où des noms prestigieux disparaissaient dans des circonstances tragiques. Ce fut l'édition, dans la revue *Algérie Littérature/Action de Visages et silences d'Algérie* (Paris, Marsa éditions, anthologie qui vient d'être reprise telle quelle et en livret autonome à Alger par la même maison d'édition) : Malika y figurait bien sûr et je choisissais alors, en regard de son portrait, le si beau portrait de la grand-mère de Leïla dans *Les hommes qui marchent ...* :

« Comment envisager l'écoulement du temps dans un paysage aussi immuable ? (...) Aucune limite ne résiste aux démesures du Sahara. Ici, les lumières effacent et brûlent les confins. Ici, l'espace et le ciel se dévorent indéfiniment. Configuration d'éternité qui rend caduques les durées. Temps d'une marche. Temps d'une douleur, d'une rencontre. Temps d'une pluie, renaissance de la terre. Temps d'une vie... Le temps n'est que l'une des métaphores de la survie des gens. Traversée à l'orée des songes qu'épuisent les marches. Que consomment le flamboiement des mots et les excès des imaginations. »

Maïssa n'était pas alors de la partie. Et pour cause, on commençait à peine à la découvrir avec son premier roman publié dans la même revue aux mêmes éditions, *Au commencement était la mer* qui, depuis, a été plusieurs fois réédité. Claire Etcherelli, dans sa post-face, savait souligner avec le doigté qui la caractérise, cette nouvelle écriture : « Maïssa Bey nous donne à voir ce crime « modeste », somme toute banal, mais qui, par une écriture sobre, économe jusqu'à l'épuration, confère à cette « saison » dans la vie d'une jeune algérienne, une saisissante force symbolique. Connivence totale avec un personnage. Séquences centrées sur Nadia, sur ce qu'elle entend, voit, perçoit, de sa place à elle. Roman scandé en pages courtes ou longues dans lesquelles l'essentiel est cerné, restitué en quelques mots. Livre semblable à ces dessins où une ligne dépouillée suggère plus que mille traits. »

C'est bien dire qu'émergeait là une nouvelle écriture plus encore qu'une nouvelle « Algérienne dans l'écriture ». Et c'est cette planète « littérature » que je désire mettre ce soir au centre de nos échanges et de notre débat, c'est de leur écriture de création que je souhaiterais que Malika et Maïssa nous parlent ce soir.

Je ne souhaiterais pas que l'on rabâche les sempiternels récits biographiques. Chaque vie est singulière mais chaque vie ne donne pas, à un moment de son parcours, une écriture de création. C'est parce qu'elles ont, qu'ils ont, cette capacité de transformer par les mots le réel que nous vivons, de dériver dans l'imaginaire et dans leurs lectures d'autres textes, d'autres signes culturels, d'une observation acerbe et perçante des sociétés et de leur temps, que les écrivains nous captent dans les rets de leurs ouvrages qu'ils soient plus narratifs ou plus poétiques.

Choix de deux écrivaines, à mon sens très représentatives, non seulement de la littérature des femmes mais de la littérature algérienne tout court. Algérienne pour préciser un ancrage comme pour tout écrivain et non pour les soustraire à un monde littéraire qui traverse, on le sait, les frontières et les langues.

Langue... encore un mot fatidique dès qu'il est question de littérature francophone ! Je crois que l'une et l'autre se sont suffisamment expliquées sur leur rapport au français pour qu'il ne soit pas besoin d'y revenir. (A toutes fins utiles, je vous signale l'entretien réalisé avec Malika et qui figure dans mon ouvrage, *Noûn, Algériennes dans l'écriture* (Biarritz, Atlantica, 1998) et celui de Maïssa

dans un ouvrage des éditions Paroles d'aube, la même année, intitulé *A contre-silence*). Mais la langue qu'elle invente dans leurs œuvres, oui, nous y reviendrons !

Malika Mokeddem vient de publier chez Grasset en ce début d'année 2003, *La Transe des insoumis*, son premier récit ouvertement autobiographique. Maïssa a publié en co-édition (éd. Barzakh-Alger et éd. de l'Aube-Paris) en septembre-octobre 2002, une auto-fiction, *Entendez-vous dans les montagnes*.

Ces deux ouvrages de l'année seront bien sûr prioritairement présents à nos esprits. Toutefois, il me semble qu'on peut remonter légèrement et sans prendre la totalité des œuvres aujourd'hui publiées, avoir aussi à l'esprit les deux derniers romans de Malika (sur l'ensemble de sept romans et récits qui forment son œuvre actuelle), *La Nuit de la lézarde* (Grasset, 1998) et *N'Zid* (Le Seuil, 2001) et le roman de Maïssa (sur les quatre édités sans compter ses textes dans des ouvrages collectifs), *Cette fille-là* (éd. de l'Aube, 2001).

À PROPOS DE L'ESPACE...

Les œuvres de nos deux invitées, bien que l'une réside en France et l'autre en Algérie, sont bien perçues comme « algériennes ». Avec ce qualifiant, est-il question d'Histoire, de Géographie ou de Droit ? Je m'en tiendrai à la géographie et c'est sur une première question que je voudrais commencer l'échange entre nous, sur la question de l'espace, des espaces mis en mots dans les romans et les fictions.

* Malika, tu as souvent précisé et on t'a perçue comme telle, que ton espace de prédilection était le désert. Puis déjà avec *L'Interdite* mais évidemment plus encore avec *N'Zid* et cela revient dans *La Transe des insoumis*, apparaît un autre espace envahissant, la mer, que tu as nommée « cet autre désert ». Tes romans me semblent privilégiés des espaces ouverts et lorsque les personnages sont enfermés quelque part leur seul désir est de fuir, de sortir. Que peux-tu nous dire sur ta manière de choisir tes espaces dans l'infini diversité des lieux que nous traversons dans la vie ?

* Maïssa, tu me sembles privilégier des espaces clos, des espaces d'enfermement qui ont, dans le roman et dans l'auto-fiction, des significations sensiblement différentes et pourtant, peut-être convergentes (l'asile et le train). Si je ressens plus ton écriture comme une écriture de la cité alors que celle de Malika est celle des étendues naturelles, au sein de l'espace de la cité, tu as tendance à nous enfermer dans un lieu précis...

* A tort, peut-être, Malika, je sens ton désert plus tourné vers son nord que vers son sud... Quel est le rapport de ton imaginaire à l'Afrique subsaharienne ?

* Cette question de l'Afrique sub-saharienne en texte, je te la pose aussi, Maïssa : est-ce une des significations de l'histoire de M'Barka ?

A PROPOS DES PERSONNAGES...

Pour en rester au personnage, après l'histoire de M'Barka, je constate que de nombreuses écrivaines dans le monde ont privilégié une voix masculine pour leur narration. Hawa Djabali le faisait déjà dans *Agave*, Nancy Huston le fait avec humour dans *Dolce Agonia* (enfin si Dieu est un homme... !)

* Dans vos œuvres la voix principale, qu'elle soit celle d'une narratrice ou d'un personnage, est féminine. Est-ce venu naturellement parce que vous étiez femme ou cela a-t-il été un choix concerté ? Cette question pose le problème fondamental, je crois, dans toute création, du point de vue que l'on adopte en tant qu'écrivain ou écrivaine, pour partager ce que l'on souhaite partager avec le lecteur et influe fortement sur la vision du monde que l'on avance...

* comment entre-t-on dans un personnage masculin ?

A PROPOS DU TEMPS...

Une fiction, c'est aussi une histoire où l'on choisit une époque et un rythme. J'ai toujours pensé que c'était un des choix les plus délicats qu'il y avait à faire lorsqu'on décide d'écrire un roman. Pouvez-vous nous donner, l'une et l'autre, vos expériences à ce propos ?

A PROPOS DU PUBLIC ET DES SUJETS TRAITÉS...

Les lecteurs en Algérie ne lisent pas beaucoup la littérature algérienne même quand ils ont l'occasion de la lire parce que, disent-ils, cela ne les intéresse pas de lire ce qu'ils vivent. En quelque sorte, ils semblent reprocher aux romanciers et romancières le choix de leur sujet. En France, lorsqu'on lit cette littérature, c'est souvent pour « mieux comprendre l'Algérie » : les motivations sont différentes mais le constat est convergent, celui d'une littérature qui ne serait que le reflet d'un réel, donc qui ne serait plus littérature, c'est-à-dire art. Que pouvez-vous en dire ? N'avez-vous pas envie, parfois, de vous évader de l'espace Algérie et de tout le tragique qu'il recèle ?

J'ai bien conscience, en même temps que, comme le dit André Brink :
« Parmi d'autres fonctions, à toute époque, les écrivains constituent une sorte de baromètre des mentalités sociales ».

A PROPOS DE LA MÉMOIRE ET DU PASSÉ ...

* Quel rapport avec les écrivaines antérieures d'Algérie qui étaient évoquées hier ? Isabelle Eberhardt est en ombre portée dans ton écriture, Malika, peux-tu nous en parler ?

* On nous rappelait hier qu'Elissa Rhaïss avait collé à l'image qu'on attendait d'une « écrivaine du dedans » (selon l'expression de Guy Dugas) en « Orient » avec ses contes. Cette bouche conteuse que devrait être toute créatrice, pour certains, dans nos pays, était-elle dans ton esprit, Maïssa, lorsque

tu fais de Malika, la narratrice de ton roman, le réceptacle et la transmettrice des histoires des autres femmes ?

* Le poids d'un passé oppressant et l'usage que l'on pourrait en faire ou ne pas en faire : doit-on l'oublier ? Ou ne doit-on jamais oublier ? Se souvenir, cela signifie quoi ?

* La mémoire des femmes : les « sujets » plus spécifiquement féminins : tout ce qui a trait au corps, au vécu de la sexualité (*Le Figaro Littéraire* proposait un débat la semaine dernière : est-il possible d'écrire une scène d'amour dans un roman, question à laquelle de nombreux écrivains ont répondu. Suggestion, réalisme. Exhibition, pudeur...), au viol, à l'avortement, à la maternité : comment ces sujets s'imposent-ils ou s'évitent-ils ? Se traitent-ils facilement ou sont-ils le lieu d'un travail en profondeur pour y engager cette nouvelle identité de femme que définit nécessairement l'écriture ?

Le rapport à la nourriture, étrangement absent étant donné la place qu'il occupe dans l'univers des femmes, sauf dans son refus jusqu'à l'anorexie.

CONCLUSION

« Léto, la mère d'Apollon et d'Artémis, qu'elle engendra avec Zeus, appartient à la première génération divine. On racontait que, lorsque Léto était grosse des deux jumeaux divins, Héra, jalouse, avait interdit à tous les lieux de la terre de lui donner asile pour qu'elle puisse mettre ses enfants au monde. Aussi Léto errait sans pouvoir jamais s'arrêter. Enfin Délos qui était jusque là une île errante, stérile, et qui n'avait rien à craindre de la colère d'Héra, consentit à l'accueillir. En récompense, l'île fut fixée au fond de la mer par quatre colonnes, qui la maintinrent solidement. Elle changea aussi de nom (car elle s'appelait d'abord Ortygie, nom qu'elle portait parmi les Immortels), et parce que le dieu de la lumière avait vu le jour sur son sol, on l'appela Délos, la Brillante. »

N'est-ce pas le sort de la littérature algérienne de chercher son lieu et, en même temps, de créer son espace *Délos*, à chaque création achevée ? D'être île entre des pays qui la gardent en périphérie, à commencer par celui qui devrait être le sien ?

NB- Il n'y a que les questions et, malheureusement, pas les réponses car elles n'ont pas été enregistrées et donc n'ont pu être transcrites.